

Title	Qu' est ce qu' un mode? Les singularités de Spinoza dans l' oeuvre de Deleuze
Author(s)	Martin, Jean-Clet
Citation	Philosophia OSAKA. 2014, 9, p. 1-10
Version Type	VoR
URL	https://doi.org/10.18910/26558
rights	©2014 by Jean-Clet MARTIN. All rights reserved.
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

Jean-Clet MARTIN (Ancien directeur de programme
au Collège international de philosophie de Paris)

Qu'est ce qu'un mode?

Les singularités de Spinoza dans l'œuvre de Deleuze

(À l'Université d'Osaka, Osaka, 27/02/2013)

On ne peut pas lire l'*Ethique* à la loupe, accentuer le réalisme de chaque découpe, de chaque section. C'est le défaut de beaucoup de commentaires, notamment Guérout. Cela réalise comme une photographie, approchée de manière moléculaire et par grains. L'*Ethique* est un livre de vitesse. Sa lecture, comme pour les thèses de géométrie, doit être rapide, presque instantanée. Ce pourquoi, la « substance », les « attributs », les « modes », il faut les parcourir d'un même élan, sur la même page et le même plan. Ralentir cette approche serait comme écouter un disque rayé. Il n'y a donc pas de raison de séparer la « substance » de ses « modes », même si leur compréhension n'est pas du tout la même. Les modes ne reflètent pas grand-chose. Leur extension est finie, limitée. Spinoza parle de modes finis. Mais le fini et l'infini c'est la même chose abordé d'un autre point de vue. Il faut donc les prendre ensemble, dans la même vitesse d'actualisation. La nature dit Spinoza est naturante. Elle était évidemment là bien avant que le mode singulier que j'incarne puisse en interroger les vagues, les modulations. Elle est effectivement « ce dont l'essence enveloppe l'existence » au point que Spinoza dira, commençant par-là, que cette substance naturelle est en elle-même « cause de soi ». Ce qui veut dire que, à la différence de ce qui se passe entre vous et moi au niveau de la « nature naturée », la substance, elle, n'a besoin de rien d'autre que d'elle-même pour exister. En ce sens, elle correspond à la définition classique de Dieu. Dieu nous ne savons pas du tout en parler si ce n'est pour dire qu'il est incréé tout comme la matière éternelle. Dieu est le nom d'une fonction qui nous permet de dire cette éternité.

Si pour toutes ces raisons Spinoza débute par la définition de la « substance » en tant que nature, en elle-même incréée, cela ne veut pas dire qu'il faut séparer cette substance des événements qui viennent l'agiter de l'intérieur. L'immanence implique qu'on ne peut pas affirmer qu'il y a une substance d'abord et puis des modes ensuite. Le fini se distingue de l'infini par un point de vue, de manière logique. Mais ces distinctions ne sont pas du tout réelles. Les distinctions logiques ne marquent pas de véritables points, d'arrêts, de fentes dans l'existence qui aura cependant d'innombrables embranchements. Ce serait comme si

on pouvait parler du pelage du tigre sans ses rayures. Il n'y a pas de substance sans modes, même si ces derniers n'existent pas « par soi ». Les modes bien sûr sont limités chacun par d'autres. Vous et moi avons été engendrés. Nous avons eu besoin d'autres modes pour exister et ceux-ci peuvent très bien nous détruire. C'est pourquoi toute nature, toute substance naturelle ne peut être envisagée comme une existence polie, neutre, sans modes. Et d'une certaine manière, les seules choses qui existent vraiment, ce sont des modes, plus fortement que les attributs qui en forment les tendances, les réseaux ou encore les embranchements. Les grands réseaux du réel ne sont pas à prendre en une espèce de réalisme abstrait. C'est le premier piège à éviter pour le lecteur de *l'Ethique*. Il faut lire *ensemble* les définitions qui ouvrent le livre I de *l'Ethique*. Alors nous sommes bien obligés de partir de la considération de ce qui existe, à savoir des modes qui viennent moduler la substance, repiquant et modifiant incessamment l'étoffe de la nature.

Se pose maintenant la question : "c'est quoi ces modes ?" dont Spinoza organise la totalité des rapports dans *l'Ethique*. Les modes, ce sont d'abord des modalités ou des modifications. Ils tiennent dans la philosophie de Spinoza la place du devenir. On pourrait dire encore des « façons », des « manières », comme en peinture quand le portrait traite, plus que d'un caractère, d'une manière. Spinoza sur ce point a d'étranges contemporains. Vous avez par exemple Rubens qui peint *L'élévation de la croix*. Il va le faire en mettant en rapport une grappe d'hommes qui tiennent le Christ, groupés selon un geste intense, un même effort (on disait *Conatus* en latin), effort intense qui relève d'un *maniérisme* spécial. J'aurais envie de dire un *Ethos* pour faire sentir le titre de *L'Ethique*, un choix que Spinoza ne se sent pas même la peine de justifier. Cet *ethos*, ce milieu en lequel un mode s'agence, un peintre doit toujours en tenir compte quand il réalise un tableau. Peut-être plus que la philosophie qui navigue dans les définitions. On a donc chez Rubens une élévation de la croix. Il y a là plusieurs individus groupés par un effort commun. Ils s'agencent, ils se massent. C'est une combinaison qui définit tel être rapporté à d'autres êtres par des gestes, des idées, un complexe de significations, d'affections, etc. Dans le cas de Rubens, les hommes en étaient épuisés, une croix trop lourde à porter. Mais parfois, c'est heureusement plus léger comme des étoffes. Sans doute les modes vestimentaires elles-mêmes sont aussi dans cette forme d'expression. Mais ce qui m'intéresse particulièrement dans ce mot, c'est l'idée plastique de modulation que Spinoza appelle "modes". Je suis d'abord une modulation de la nature, comme un pli ou une vague sur la mer : un être très limité, fini, progressivement mis en relation avec d'autres. Et ça pour qui sait voir c'est tout à fait Rubens qui procède par groupes, par meutes, par agencements larvaires.

Alors, il est vrai, dans certains cas, cela nous détruit, nous sommes écrasés par la tempête sans trouver la *manière*, la manière de s'en tirer. Spinoza est un philosophe qui, peut-être comme Rubens à la même époque, va chercher comment on s'inscrit dans ces rapports et comment en construire d'autres, des associations qui vont augmenter notre puissance d'agir et de vivre, selon tel ou tel attribut. Les modes, du côté des corps, souvent se dévorent, s'étouffent ou, au contraire, en trouvant le style qui correspond à leur libération, nous élèvent vers l'éternité. Rubens comprend bien lui aussi que dans l'élévation de la croix, les individus s'assemblent pour dresser la croix, le Christ étant au sommet de cette troupe. Mais dans son tableau rien n'indique encore que cet effort commun puisse les élever vers quelque chose de plus grand : ils sont comme comprimés l'un contre l'autre sans véritable issue, le Christ étant déjà mort et ne promettant aucune éternité, pendouillant sur le bois, pris par la pesanteur qui lui déchire les mains. Mais, il y a d'autres tableaux de Rubens ou ces compositions débouchent sur un devenir commun.

Par exemple *La fête champêtre* donne à Rubens l'occasion de composer, de moduler les individus selon une figure supérieure, une sarabande qui forme un groupe de joie de plus en plus rayonnant. Il y a concert là, concertation réussie, fusion avec les éléments du cosmos. Nous voyons par-là une manière nouvelle de s'assembler, de faire sarabande. Les individus se donnent la main, composent un fil, une cordée dont l'élévation nous fait toucher à une substance plus large que le corps seul. Il y a par là un agencement de joie, une nouvelle manière de passer dans le monde. Une façon, nomade, forte, puissante comme si graduellement on entendait monter un hymne à l'éternité. Mais là, on est déjà entré sans le savoir dans le mouvement le plus profond de Spinoza. Et il faut peut-être un autre peintre pour aborder ce nouveau genre d'existence plus intuitive : la transparence de Vermeer, autre contemporain de Spinoza. Nous voici entrés sur un nouveau plan, aux modes épurés, presque comme des idées, des mouvements allégés. Il s'agit d'une optique de la pensée, une vision calculée par la lentille. C'est un peu ce moment qui m'a le plus retenu dans *Bréviaire de l'éternité* qui découvre des notions communes, communes à Vermeer et Spinoza. Pour la séquence *Rubens*, je l'avais abordée dans mon *Van Gogh* auquel je me permets de renvoyer.

Partir des modes finis, chercher les attributs selon lesquelles ils peuvent se grouper pour former une modulation dans la substance, une telle analyse me semble constituer le projet de l'*Ethique* qui, je le rappelle, concerne le *salut*. En lui-même le mot *Ethique* que Spinoza ne se sent pas obligé de justifier ne fait rien d'autre que nous rappeler cette situation modale. Le livre de Spinoza est bien une *Ethique* et comme toute éthique elle part des modes, des groupes larvaires que Rubens éclaire au mieux. C'était moins le cas d'Aristote quand il

composait une *Ethique à Nicomaque* ou encore une *Ethique à Eudème*. On est là face à un cas, à une situation et à un *lieu* pour reprendre le vocabulaire de la *Physique*. Une question de topologie, voire d'éthologie. Mais à ces cas isolés qu'envisage Aristote manque encore la vitesse, le mouvement d'une lecture hyper accélérée qui monte des larves au plan astral. C'est cette topologie des *modes d'existence* composée d'un trait qui me paraît ressortir de la lecture aujourd'hui en France de Spinoza, notamment chez Deleuze dans *Mille Plateaux*.

Il me semble que *Mille Plateaux* est une réécriture de *L'éthique* selon une forme et un style proprement contemporains, redevables d'une éthologie conceptuelle. Il ne m'appartient pas de chercher les peintres correspondants, sachant que Deleuze s'attache à Bacon et à Klee, l'un étant une espèce de Rubens dans la fusion des corps, l'autre une espèce de Vermeer dans la ritournelle des idées. Ce livre de Deleuze et Guattari comme l'*Ethique* de Spinoza suppose une infinité de plateaux, des plans qu'on doit également lire ensemble. L'unité de tous ces modes affectifs, perceptuels, conceptuels n'est perceptible que par un survol absolu et presque musical. L'art n'est pas seulement une composition de couleurs et de lignes mais tout autant de « sons » que Spinoza n'interroge jamais en se contentant de l'étendue et de la visibilité nommée *intuition*. Il y a chez Deleuze une philosophie de la nature qui suppose un seul plan. Mais ce plan ne se fibre pas seulement par l'intuition visuelle. Il se compose par des formes sonores que d'autres lecteurs de Spinoza avaient déjà évoquées de par le passé. Cela me rappelle une préoccupation comparable en Allemagne à l'époque du romantisme, dans la conquête d'une philosophie de la nature autour de Novalis et Schelling. Je me permets de citer Novalis pour le faire comprendre :

“Si les structures harmoniques sont comme les “attributs” essentiels les plus généraux par lesquels les différentes choses et les différents esprits se rattachent à la substance divine qu'ils expriment toujours avec des tonalités affectives, alors les mélodies chantées, les danses et les scènes d'opéra sont comme les “modes” ou “manières d’êtres singulières” de la substance unique. Elles l'expriment donc aussi à la façon dont le chant exprime -de manière partiellement contingente, eu égard aux attributs de la substance- la rencontre d'autres modes singuliers” (A. Stanguennec, Vrin *La philosophie romantique allemande*, p. 141).

Cette lecture de Novalis est assez étrange. Elle reprend Spinoza, mais par un tout autre biais que celui de l'attribut “Etendue” ou encore celui de la “Pensée”. Sans doute l'étendue -comme la pensée- reste ancrée dans les formes visuelles compatibles avec l'*idée*. D'où une certaine parenté de la philosophie avec la peinture. Cela est évident de Descartes qui interrogeait précisément l'idée comme un tableau. Cela est vrai également de Spinoza dont la forme *pensée* reste une intuition, une rectification du regard, une adéquation de l'image

à l'idée. De là notre parcours récent qui s'autorise d'un rapprochement avec Rubens ou Vermeer. Il me semble que le texte de Novalis déplace considérablement les choses en ce que le romantisme allemand fait renaître Spinoza selon un nouvel attribut. Celui du *temps* plutôt que de l'*étendue*-celui de la durée doublée d'une harmonie davantage musicale. Novalis se concentre sur un tout autre jeu d'attributions pour rendre sensible la ritournelle du monde, les grands refrains selon lesquels se découpe et se distribue la substance.

Ce qui est remarquable dans cet usage si original de Spinoza, c'est l'accent porté sur le concept d'*expression*, comme d'ailleurs chez Deleuze dans *Spinoza et le problème de l'expression*. L'*Ethique* se développe par niveaux d'expression, un paquet de lignes qui se relancent selon des claviers polymorphes. On peut dire en effet que la substance n'est que par ses *expressions*. Et elle est *exprimée* en chaque mode, vous, moi, Spinoza... Mais cette *expression* se fait comment ? Eh bien elle suppose des embranchements, des lignes de connexions que Spinoza appelle attributs, tout en n'en retenant que deux. Il en suppose une infinité dont l'homme ne reconnaît que la *pensée* et l'*étendue*. J'avais fait l'hypothèse dans *Figures des temps contemporains*, publié chez Kimé, que le temps chez Bergson avait été propulsé au niveau d'un attribut. Il y a un ordre de connexion du temps, des variétés de temps qui relèvent de la qualité, de l'intensité et qu'on ne peut pas clarifier par l'idée, ni pas l'espace. Il s'agit d'un autre découpage. Au temps, il faut associer non plus l'idée, comme forme de visibilité, mais tout une harmonique qui passe par ce que Riemann appellera un *tenseur* permettant de rendre compte des déformations de la topologie. Du coup, l'*étendue*, ses variétés, doivent elles-mêmes être qualifiées par le temps, l'espace se muant en espace-temps au XXe siècle. Et c'est d'une certaine façon ce que laisse deviner déjà l'approche originale de Novalis. Si en effet le *mode* est pour Spinoza *une expression* de la substance passant par certains réseaux ou par différents attributs, le primat de l'*étendue* reste bien arbitraire. On peut envisager de toutes autres expressions que celles de la *pensée* et de l'*étendue*. Voici enfin que l'attribut, les attributs retrouvent une certaine importance quand les découpages changent de nature. Quels sont donc les attributs, les nouveaux attributs dont l'expression communique avec ceux que nous connaissons déjà ?

Nous n'avons pas dits grand-chose des attributs pour le moment. On pourrait néanmoins soutenir qu'ils sont des espèces d'arrangements, des agencements, un maillage capable de recroiser les fils, de les lancer en avant pour qu'ils puissent se répondre malgré leur différence de nature. Raison qui pousse Spinoza à les sérier de manière parallèle. Quelque chose en effet arrive à toucher un mode, à le bouleverser en suivant plusieurs canaux capables de l'affecter et de varier ses formes. Dès qu'il y a expression, cela fuse et il y a nécessairement attributs

ou *formes* d'expression. Toute expression a besoin d'un contour, d'un ordre particulier de connexion. C'est une toile, comme celle de l'araignée. Voici donc que la substance s'exprime tout azimut, disperse ses fils pour nous laisser marcher sur plusieurs pattes. Elle joue sur plusieurs claviers, polyphoniques d'une certaine manière. Ce que Novalis précisément cherche à expérimenter sur le plan musical de l'*opéra* que Deleuze retrouve en un "oiseau de feu" dit-il pour parachever son œuvre, notamment dans les dernières pages de *Critique et clinique*. Il n'y a pas que des tableaux, mais des scènes -et des mouvements sur cette scène- qui sollicitent le temps dans l'image. Le cinéma résulte sans doute de ce temps, de cette image-temps.

L'attribut, on le comprend mieux en multipliant les arts qui l'expérimentent. Sous ce rapport il est un *agencement* d'une certaine fréquence. Deleuze n'est pas très éloigné de cette tentative romantique d'agencer en rythme et fréquence. Mais les différents niveaux d'expression que Deleuze appelle des *agencements* ne sont plus du tout polyphoniques chez lui. Ils sont plutôt dodécaphoniques, plus proches de la complexité d'un chaos que de l'infinité spinoziste. Les agencements deleuziens sont des *chaoïdes*. Ce que veut dire d'ailleurs sous sa plume un "oiseau de feu". Et Spinoza lui-même, au fond, ne se soumet jamais tout à fait au concept d'harmonie. Il parle plutôt de parallélisme, un parallélisme assez vertigineux puisque, nous les hommes, nous ne connaissons que deux rails, deux lignes attributives, « la pensée » et « l'étendue », sachant pourtant que les attributs de la substance sont infinis en nombre. Vous avez donc dans l'*Ethique* de Spinoza une analyse de deux variétés, mises en série de façon parallèle et rigoureuse, mais qui n'éclairent qu'un coin de la substance naturelle. Celle-ci est un infini composé d'une infinité de lignes tout à fait inconnues. On dirait - puisque nous n'en connaissons que deux et que les autres ne relèvent pas de notre pouvoir- que ces lignes inconnues expriment un autre ordre de dimensions que celui que nous sommes capables de rendre adéquat, de visualiser en idée.

Alors, si je rappelle cette étrange structure de l'*Ethique* c'est parce qu'il me semble que Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux* réalisent une incursion vers d'autres attributs de la substance, comme pour réouvrir le programme d'une philosophie de la nature. Le *plan de nature* chez Deleuze se relance, se ramifie par d'innombrables formes de connexion, d'associations ou de rhizomes attributifs. L'univocité de ce *plan* se feuillète désormais par *Plateaux* avec, pour chacun, une sémiotique aussi complexe que celle de l'*Ethique* de Spinoza, une sémiotique que Deleuze avait nommée « Multiplicités », « Variétés ». Et tout ça déjà là dans sa thèse principale, *Différence et Répétition* thèse de Deleuze à laquelle il faut ajouter la thèse secondaire *Spinoza et le problème de l'expression* qui résonne avec l'ensemble de son œuvre.

Dans cette reprise Deleuzienne de Spinoza, les modes doivent être creusés de plus en plus finement, en deçà de ce qu'on nomme expérience. Il faut dépasser l'expérience, mais par une autre expérience, un nouvel empirisme. Celui-ci découpera les modes jusqu'à atteindre un plan pré-individuel peuplé de singularités. Modes spinoziste et singularités deleuziennes ne sont pas du tout des abstractions. Une singularité comme en mathématique s'accompagne d'un voisinage. Elle requiert tout un champ en lequel elle inaugure une certaine gravité. Je ne peux pas en parler en général -ou à part- sans tenir compte de ce qu'elle produit, de la force qu'elle induit ou permet de qualifier. La substance telle que Deleuze l'envisage dans son univocité ne peut être séparée des *singularités* qui sont des modes plus fins. Selon ces modes, l'individu peut se répandre avec plus d'intensité, entrer en rapport avec l'air quand il respire, avec l'eau quand il nage etc. Et parfois ces conjonctions sont tellement folles que nous n'avons pas du tout conscience. Il y a un inconscient moléculaire sur lequel chaque individu touche à une zone préindividuelle quasi infinie en extension. C'est pourquoi, parler d'un être hors l'actualisation à laquelle il se frotte en rencontrant d'autres êtres, c'est en rester à des idées imaginaires nommées métaphysiques.

Au lieu de l'être, des genres, des espèces, nous avons donc des modes partout dont la nécessité n'est pas celle des "essences". Les essences en effet ne rencontrent jamais rien. Au contraire, les modes se heurtent, s'agencent, se groupent dans des ensembles en suivant des événements dont il faut chercher les *lignes* pour les comprendre. Ces lignes, ces connexions et conjonctions sont en fait les variations mêmes de l'existence. Tous les modes ont besoin de lignes suivant lesquelles s'apparier, s'agencer. En ce sens, les modes ne sont jamais fermés. Ils sont des multiplicités, des composés de composés recomposables. Selon cette composition, ils manifestent une puissance sans limite autre que la saturation. Nous pouvons vivre intensément et selon des moments qui nous mettent en conjonction avec le monde entier. Mais l'épuisement va tout défaire : affaire de seuil et de force, sachant qu'une force ne se qualifie que par la limite vers laquelle elle tend et où advient un autre mode. Mais de quelle nature sont ces forces ?

Un mode met en jeu des formes incroyablement complexes. Elles se nomment "attributs" : la pensée, l'étendue, la durée et bien d'autres formes innombrables mais qui restent des abstractions si on les sépare des modes d'existence. Il faut toujours des lignes mais également des milieux. C'est un concept essentiel de *Mille Plateaux*. On y trouve des lignes partout et en tous sens, étoilées. Il n'y a finalement pas *l'Être* neutre ou même des *genres* qui le divisent. Il y a des modes et ceux-ci vont se heurter de beaucoup de façons tout à fait incomparables. Tout mode entre ainsi en rapport avec d'autres modes capables de recroiser les rapports en

animant la *Substance* que Spinoza appellera Nature (mais qu'il faut toujours saisir en pleine modulation). L'existence en elle-même ne veut franchement rien dire. L'existence n'est pas si elle n'est pas parcourue de modes et d'agencements. Il n'y a pas plus *de* substance polie que *d'*existence plate. Existence se dit au pluriel d'une certaine façon. Pour que nous puissions envisager un constat d'existence, celui-ci se lèvera à partir d'un grouillement de modes entrant en concrescence selon des lignes qui produisent ici des pensées et là des corps voire des rythmes, des temps, des époques, etc.

Il est évident, en raison de ce problème de lignage, que les attributs n'expriment pas la même chose. Les pensées ne peuvent faire des corps et un corps ne sera jamais une idée pas plus que des cailloux, en se frottant, ne vont réaliser de pensées. Le cerveau en lui-même ne fait pas de pensées. On n'est pas sur la même ligne dans le cerveau que dans l'association des idées. Ce cerveau ne peut que filtrer toutes ces lignes, mais ce n'est pas lui qui les compose. Les lignes, exprimées dans ce magma modulaire, vont concréter selon des associations que Spinoza décrit parfaitement dans l'*Ethique* pour émerger comme des vagues à la surface tourmentée de la substance sans laquelle rien ne saurait se dire exister. Elles se substantialisent bien au-delà du cerveau en longeant un devenir que la philosophie répartit depuis toujours en *esprit* et en *matière*. Et la mémoire avec Bergson tissera une ligne supplémentaire. Il y a des mémoires aussi dans la matière, des empreintes et des chocs retenus. Les modes sont finalement des unités d'existences elles-mêmes périodiques. On peut, par exemple, choisir la période nommée corps. Mais cette dernière se compose elle-même de rapports, de fréquences dont la sous-période peut s'appeler « cellules » du côté de l'étendue. Une cellule dans l'étendue se double néanmoins d'un « gènes » du côté de la pensée ou de son codage. Et cette période choisie peut encore se délocaliser vers des régions atomiques composées de « corpuscules » pour la matière et d'« ondes » pour la pensée. Cela se compose selon des lignes injoignables, différentes de nature et dont l'équilibre quantique reste problématique et insoluble. Une espèce d'expressionnisme comme dirait Macherey dans un texte que j'ai publié sur mon site « Strass de la philosophie ».

Spinoza met donc à notre disposition une machine naturante dont Deleuze se sert à souhait pour des montages merveilleux. L'intérêt des modes d'existences est de rendre possibles des agencements dont les degrés sont d'une grande plasticité. Comment un mode d'existence se compose, c'est une chose ! Comment il se prolonge et se poursuit, en est une tout autre ! Un mode peut se diviser vers l'inframince quantique. Mais il peut également nouer des lignes en montant vers des degrés d'existence obéissant à de nouvelles *périodisations* dans la substance. Alors on touche à de nouvelles lumières qui ne sont pas incompatibles avec

les spectres -matériaux d'un autre degré d'actualisation dont Derrida également montre l'importance mais sur un autre front que celui de Spinoza et Bergson.

Cet expressionnisme de la substance dans des modes emprunte la ligne des attributs. Et cette ligne on peut la parcourir à l'infinie et selon des étapes que Spinoza détaille par « genres de connaissance ». On a en effet bien des genres de connaissances et d'existences dont Spinoza nous dit qu'ils peuvent faire glisser un mode sur des portées maximales, voire vers des considérations éternelles, en déployant ainsi des intensités remarquables. Alors une pensée qui caractérise un mode peut non seulement s'actualiser dans l'individu nommé Euclide mais faire entrer Euclide dans son spectre et sa mémoire spectrale. Elle peut devenir Euclidienne en effet. Et en devenant Euclidienne elle va servir à Spinoza dans un régime de surexistence intelligible, entrant en composition avec d'autres modalités, celle de Spinoza qui va écrire *L'Ethique* en suivant l'impulsion, l'idéalité d'une progression *more geometrico*. « Devenir-Spinoza » propre à Euclide au gré d'une rencontre et d'une ligne... Mais cela était vrai tout autant d'Homère auquel Ulysse peut survivre, comme nous devons à Borges de le comprendre. Ulysse revit autrement dans l'œuvre de Joyce manifestant alors autant de perexistence qu'un champ électro-magnétique.

Les personnages de la littérature comme les concepts philosophique « surexistent » ou « perexistent » au-delà de leurs auteurs comme si la substance s'exprimait également en des modes inframince. Voici pourquoi Deleuze à son tour, peut capter cette ligne d'existence selon des attributs qu'il va exporter sur les corps moléculaires autant que collectif. Et on pourra relancer *L'Ethique* de Spinoza en un multivers ou, comme je dis également, un *plurivers* considérable. Ce sont là, avant même toute lecture me semble-t-il, les *prolégomènes* à l'œuvre de Deleuze avec lesquels croiser Bergson ou encore Nietzsche qu'il renouvelle d'une bien autre façon encore. On comprendra sous ce rapport qu'un tel spinozisme n'a rien de métaphysique en ce qu'il ne se contente plus de toucher à des catégories génériques, l'idée de mode étant par nature hostile à toute métaphysique de la substance. On pourra sans doute se demander, pour corser l'affaire, si cette « naturphilosophie » va elle-même “surexister” en basculant hors de son temps vers d'autres modes d'existence. Mais la réponse ne dépend pas de nous. Elle dépend de l'ensemble composé dans lequel le nom Deleuze touche à son plérôme. Il y va sans doute, selon ce plérôme, d'autres nom associés qui créent une atmosphère particulière, celui de Stengers, Souriau, Tarde, Latour. Et cette association spinoziste, cette amitié qui fait le propre de la philosophie peut tisser d'autres lignes encore selon un « plurivers » tracté par l'avenir. L'événement n'advient qu'aux lignes capables de devenir remarquables en rencontrant les “notions communes” et les amitiés philosophiques.

Alors seulement il y a une potentialisation du pouvoir d'agir, alors seulement il y a substance. Je me demande si ce n'est pas dans ce sens qu'il faut comprendre l'envie de Deleuze, son désir d'écrire à plusieurs, notamment en faisant appel à Guattari comme pour composer une nouvelle *révolution moléculaire*.

©2014 by Jean-Clet MARTIN. All rights reserved.